LEVEL
ONE

'RIMESTRE 1959 6ᵉ Année - N° 22

CAHIERS DU CERCLE ERNEST RENAN

POUR LIBRES RECHERCHES
D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

TRIMESTRIELS

Les Esséniens de Pline ...... Jean HUBAUX

CERCLE ERNEST RENAN
Fondateur : P. Alfaric

3, *Rue Récamier*, PARIS VIIᵉ

C. C. P. Paris 10.606-47

Le Numéro isolé : 130 francs

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

LES ESSÉNIENS DE PLINE

par Jean HUBAUX

Les lecteurs de ces *Cahiers* auront suivi les controverses provoquées par la découverte des manuscrits de la mer Morte. Ils savent que ces documents passent généralement pour esséniens et que les ruines de Qoumrân, plus ou moins voisines de la première des grottes où furent trouvés des manuscrits, sont considérées comme ayant servi de « monastère » aux « religieux » esséniens, copistes, inspirateurs et conservateurs de ces manuscrits. Cependant les textes de la mer Morte sont muets au sujet des Esséniens. Le témoignage extrinsèque le plus souvent invoqué en faveur de la théorie essénienne est celui de Pline l'Ancien. La présente monographie est consacrée à l'examen de ce témoignage. Il s'agit d'un passage de l'*Histoire naturelle* (V, 15), qui se trouve à la fin d'une description sommaire de la Judée : *Depuis l'Occident, les Esséniens s'éloignent des côtes, jusqu'à l'endroit où elles cessent d'être nuisibles. C'est une race isolée, étonnante plus que toutes les autres dans le monde entier. On n'y voit aucune femme; elle est affranchie de toute préoccupation amoureuse* (omni venere abdicata) ; *elle ne connaît pas l'usage de la monnaie ; elle est la compagne des palmiers* (socia palmarum). *De jour en jour, la foule qui la compose y renaît et s'y reforme par l'arrivée de nouveaux venus égaux en nombre [à ceux qui disparaissent] et l'on y voit affluer abondamment ceux qui, fatigués de l'existence, sont amenés par le flot de la Fortune à venir partager ce genre de vie. De la sorte, tout au long de milliers de siècles (fait incroyable), existe une race éternelle, chez laquelle il ne naît personne* (ita, per saeclorum milia (incredibile dictu) gens aeterna est in qua nemo nascitur). *Tant est fécond pour elle le repentir qu'éprouvent les autres hommes de leurs actes antérieurs. Au-dessous des Esséniens, se trouva la ville d'Engadda, la première après Jérusalem pour la fertilité et les palmeraies ; aujourd'hui, elle n'est plus, elle non plus, qu'un monceau de cendres. De là, on arrive à Masada, château-fort perché sur un rocher, lui aussi dans le voisinage du lac Asphaltite. Et voilà pour la Judée.*

Un livre récent, intitulé *Les Esséniens et le Christianisme, une interprétation des manuscrits de la mer Morte*, s'ouvre par la scène « historique » que voici : *Il y a quelque deux mille ans une petite troupe d'hommes connus dans l'histoire sous le nom d'Esséniens quitta Jérusalem, capitale de leur nation, et alla s'établir solidement dans le désert. Ils prirent le chemin appelé route de Jéricho, qui les mena dans une région désolée, s'étendant au nord et à l'ouest de la mer Morte. Là, sur le site où s'élevait la*

ville de la mer Salée... qui depuis longtemps n'était plus que ruines et solitude, ces hommes se créèrent une nouvelle patrie. L'ouvrage qui débute ainsi a pour auteur M. D. Howlett, ancien ministre de la première église unitaire de Boston. Il est préfacé par M. A. Dupont-Sommer, qui écrit : *J'ai plaisir à reconnaître dans ce livre venu d'outre-Atlantique certaines idées maîtresses que j'avais avancées dès ce moment-là* (1950) *pour l'interprétation des fameux manuscrits et que j'ai développées en diverses publications. En voici l'essentiel : L'ensemble des manuscrits découverts provient d'une communauté essénienne qui se trouvait dans la région de Qoumrân — de la communauté essénienne mentionnée par Pline l'Ancien...*

Le moment n'est pas venu de nous étonner de la différence de contenu entre ces deux textes contemporains et celui de Pline qu'on a lu plus haut.

Dans un tout autre éclairage, c'est encore Pline qui est mis en avant. Les abbés Starcky et Milik ont publié dans *Plaisirs de France*, décembre 1956, un article fort bien illustré, intitulé « L'énigme de la mer Morte commentée par deux prêtres ». On y lit qu'à la même époque que Pline deux écrivains juifs, Philon et Josèphe, ont consacré aux Esséniens des notices circonstanciées

« ... *mais on ne savait trop que penser de leurs descriptions merveilleuses d'un mode de vie où l'utopie le dispute à la piété... Heureusement, le savant juif Eléazar Sukenik et l'orientaliste André Dupont-Sommer reconnurent que les scribes de la mer Morte ne pouvaient être que les Esséniens mentionnés par Pline.* »

***

Deux mots dans la notice de Pline donnent le ton et indiquent assez clairement la réaction éprouvée par le Naturaliste lui-même devant les faits qu'il rapporte. Ces deux mots sont *incredibile dictu*, formant une incise dans une longue phrase. Donc, sur un point tout au moins, Pline nous montre qu'il ne croit pas ce qu'il dit. Avant de nous demander sur quoi au juste porte ce refus de croire, notons que, sauf erreur, la formule *incredibile dictu* est unique chez Pline. Il lui arrive cependant de parler d'incrédulité à propos des histoires qu'il relate. Il y a lieu de distinguer entre plusieurs emplois qu'il fait de l'adjectif *incredibilis*. Quand il parle de la Nature, il s'interdit tout scepticisme. A propos des insectes (XI, 2, 2), il se demande s'ils ont une voix, une respiration, des sens et, sentencieusement, il conclut : « En observant la Nature, je me suis habitué à penser qu'il n'y avait en elle rien d'incroyable, *nihil incredibile.* » Sa prudence de provincial lui interdit de rejeter, malgré l'invraisemblance qu'il y décèle, certaines aventures étranges. Ainsi, on racontait, dit-il (XI, 77, 1), qu'un certain Cecina vit, en sacrifiant, des serpents sortir des entrailles des victimes. Le fait n'a rien d'incroyable, assure Pline, pour peu qu'on se souvienne que le roi Pyrrhus, le jour où il mourut, fut témoin d'un prodige analogue : les

têtes coupées des animaux qu'il immolait, se mirent à ramper et léchèrent leur propre sang.

En somme, l'attitude de Pline se rapproche de la jurisprudence : du moment que l'on peut invoquer un précédent bien établi, il n'y a plus de raison de douter de telle ou telle assertion. Le Naturaliste applique cette méthode aux problèmes anthropologiques. On affirme, dit-il (VII, 2, 1), que certaines tribus scythes sont anthropophages. Cela pourrait passer pour incroyable, mais rappelons-nous qu'en Italie même et en Sicile, il y a eu des Cyclopes et des Lestrygons, mangeurs de chair humaine. Une réflexion comme celle-ci nous aide à comprendre le raisonnement quelque peu elliptique du passage consacré aux Esséniens. Ici, il n'est pas question de précédent ni de parallèle. Pline souligne, au contraire, que les Esséniens constituent une race isolée des autres races, plus étonnante que toutes les autres dans le monde entier. Il est donc naturel qu'il tienne pour incroyable ce qu'on en rapportait.

Cette incrédulité ne paraît avoir attiré l'attention de personne, sauf de M. H. E. Del Medico. Celui-ci, au cours de la même année 1957, a publié, chez Plon, deux importants volumes sur les documents de la mer Morte. Le premier, intitulé *L'énigme des manuscrits de la mer Morte*, contient déjà, ébauchée en plusieurs chapitres, la thèse négative que l'auteur a reprise et amplifiée dans le deuxième livre : *Le mythe des Esséniens*. Selon M. Del Medico, les savants qui ont cru voir dans les rouleaux découverts dans les grottes de la mer Morte les restes d'une ou de plusieurs bibliothèques esséniennes se sont trompés. Les manuscrits trouvés dans ces cavernes ne seraient pas un dépôt caché en lieu sûr par des religieux ou des sectaires qui se proposaient de venir les reprendre après une période de troubles. Chacune de ces cachettes constituerait une *ghénizah*, c'est-à-dire une sorte de caveau mortuaire destiné à contenir des manuscrits usagés ou apocryphes. Ces livres, en effet, portaient le nom sacré de Dieu, par conséquent, ils ne pouvaient être ni livrés aux flammes ni abandonnés aux souillures d'une destruction normale. Des juifs pieux devaient les envelopper avec soin et les inhumer. Quant aux Esséniens, ils n'auraient rien à voir dans tout ceci ; ils n'ont, dit M. Del Medico, ni inspiré ni copié les manuscrits de la mer Morte, pour la simple raison qu'il n'y a jamais eu de communauté essénienne, ni en Palestine ni ailleurs.

Ces vues peuvent passer pour radicales ; elles nous paraissent en tout cas moins invraisemblables que celles dont le point de départ avoué est le passage de Pline sur les Esséniens et qui aboutissent à des synthèses où l'on parle de couvent essénien, d'un *scriptorium* essénien et d'autres raretés dont Pline n'a pas dit un mot.

M. Del Medico s'élève avec raison contre le procédé qui consiste à prendre dans le texte de Pline ce qui peut passer pour historique et à y laisser, sans pour ainsi dire jamais en faire mention, toutes les autres données. Là où nous nous écartons de M. Del Medico c'est lorsqu'il écrit que Pline a « brodé » sur les matériaux

qu'il trouvait dans ses sources. De la part d'un auteur comme Pline, encyclopédiste brouillon, compilateur souvent distrait, vulgarisateur parfois superficiel, on peut s'attendre à tout sauf à ce qu'il brode ; ses connaissances sont étendues et variées, mais toujours livresques.

Au surplus, le passage de Pline sur les Esséniens n'a rien à voir avec l'histoire des religions. Il se rattache à un ensemble de tableaux relevant de l'anthropologie ou, pour mieux dire, de l'ethnographie. Pline avait un goût extraordinaire pour ce genre d'images. On s'en rendra compte en parcourant le développement qui suit celui que nous avons cité plus haut relativement aux anthropophages. C'est là que Pline a énuméré, avec une complaisance manifeste, les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil, les sauvages habitants de la région nommée Abarimon, qui ont des pieds tournés en sens contraire des nôtres, les Psylles, dont le corps possède un venin funeste aux serpents et dont l'odeur assoupit ces animaux, les Androgynes, qui ont les organes des deux sexes et qui usent tantôt de l'un tantôt de l'autre, les Monocoles, qui n'ont qu'une jambe, ce qui ne les empêche pas de se déplacer avec une grande rapidité ; on les appelle aussi Sciapodes, parce que, lorsqu'il y a beaucoup de soleil, ils se couchent sur le dos et lèvent en l'air leur pied unique, qui leur sert de parasol. Pline mentionne avec la même gravité les peuplades voisines des Troglodytes, qui n'ont pas de cou et dont les yeux se trouvent dans leurs épaules. Il nomme parmi les riverains du Gange, la race des Astomes, qui n'ont pas de bouche, mais dont le corps est entièrement recouvert de poils. Les Astomes ne mangent rien, ne boivent rien : ils vivent uniquement des odeurs qu'ils aspirent par les narines ; pour peu qu'une odeur soit trop forte, elle les fait mourir. Le Naturaliste a lu chez un certain Isigone qu'il existait parmi les Indiens une race appelée les Cyrnes, qui vivent 140 ans. Qu'on y prenne garde : cette longévité n'est pas la même que celle des Esséniens, qui est collective, tandis que pour les Cyrnes il s'agit d'un privilège individuel. Peut-être celui-ci est-il moins enviable que celui de certains autres macrobites, comme les géants dont parle Onésicrite, toujours d'après Pline, et qui, à vrai dire, ne vivent que 130 ans, mais ne vieillissent pas et meurent en pleine possession de leur vigueur. Pline connaît aussi, par Ctésias, certains Indiens appelés Gymnètes, qui vivent deux cents ans ; leurs cheveux sont blancs dans la jeunesse, noirs dans la vieillesse.

Comme il arrive souvent, Pline achève ce pittoresque catalogue par des considérations générales. *Telle est*, écrit-il, *l'ingéniosité de la Nature. Dans l'espèce humaine, elle produit ces variétés et bien d'autres encore. Pour elle, ce sont des passe-temps, pour nous, ce sont des sujets d'émerveillement. Il m'a suffi, pour révéler sa puissance, d'énumérer des races qui sont de véritables prodiges.* Le mot dont s'est servi Pline et que j'ai rendu par races est *gentes*. C'est de ce vocable et de nul autre qu'il use pour désigner les Esséniens, *gens sola, gens aeterna*. Ce terme n'a aucune signification religieuse, mais un sens biologique.

Cependant, comment devons-nous nous représenter le mode de recrutement de la race essénienne telle que Pline l'a conçue ? Elle est, selon lui, composée d'une foule et celle-ci, de jour en jour, renaît et se reforme par des nouveaux venus, qui arrivent on ne sait d'où et dont le nombre est égal à celui des Esséniens qui ont été éliminés. Il faut bien supposer que les partants ont été enlevés par la mort. Comment les arrivants ont-ils pu connaître le nombre des décédés et s'arranger entre eux pour les remplacer en quantité égale ? Il y a là un mystère, qui ne nous est guère rendu plus compréhensible lorsque nous lisons ce qui suit. Les remplaçants sont amenés par le flot de la Fortune ; ils sont nombreux. Qu'est-ce qui les attire vers les Esséniens, auxquels ils désirent désormais être incorporés ? C'est d'abord un sentiment de fatigue, qu'ils éprouvent à l'égard de l'existence qu'ils ont menée jusqu'alors. Ils sont, écrit Pline, *vita fessi*. Ce sont donc des hommes déjà parvenus à la maturité et, quelques lignes plus bas, Pline précise cette notion.

Si la race des Esséniens dure indéfiniment, c'est que les autres (ou d'autres), qui ne sont pas des Esséniens, se repentent de leur vie antérieure. Ici, à peu près fatalement, un souvenir se présente à notre mémoire, souvenir qui n'a rien de commun avec les Sciapodes ou les Gymnètes, c'est celui de Pascal ou de Rancé qui, lassés du monde, sont allés chercher refuge dans des Abbayes ou dans des Trappes, où des hommes vivaient sans femmes et sans argent. Mais ce ne sont pas là des précédents et une pareille juxtaposition de souvenirs ne tient pas compte de toutes les données de Pline. Si le Naturaliste avait entendu parler des moines du mont Athos ou des Messieurs de Port-Royal, il n'aurait pas écrit qu'il y avait là un fait incroyable. C'est chez Pline qu'il faut trouver des cas analogues pour comprendre ce qu'il ne croyait pas dans ce qu'il avait lu au sujet des Esséniens. Ces *loci similes* nous ont déjà été fournis par les pages mêmes que nous avons lues plus haut. En réalité, Pline raffole des *paradoxa* de ce genre. Et si l'on compare sa description des Esséniens avec celle des Astomes, par exemple, on entrevoit un peu moins confusément ce qu'il a voulu dire. Les hommes sans bouche ne mangent pas et ne boivent pas : ils vivent néanmoins, mais c'est d'une manière paradoxale ; ils se sustentent du parfum des fleurs et de l'odeur de certains aliments. D'une manière similaire, les Esséniens n'ont ni femmes ni argent ; ils ne disposent donc ni de l'un ni de l'autre des deux moyens normaux qui permettent à une race de durer. Ils n'en forment pas moins une race qui, à vrai dire, ne se multiplie pas, mais qui dure. Mieux : ayant renoncé à la copulation, qui est le mode naturel de la perpétuation pour une espèce, la race des Esséniens n'en n'a que plus solidement assuré sa durée, puisqu'elle existe depuis des milliers de siècles. Le voilà, le paradoxe, et l'on conçoit que Pline soit ravi de pouvoir l'insérer dans sa riche galerie d'*incredibilia*. Seulement, par malheur, il n'y croit pas et c'est peut-être pour ce motif qu'il ne nous a pas fourni le nom de l'auteur auquel il est redevable de cette jolie pièce. D'une manière générale, quand

il tient un numéro bien curieux à force d'invraisemblance et qu'il croit pouvoir en affirmer l'authenticité, il en nomme le garant. Ainsi procède-t-il pour les Hyperboréens et pour les Attacores, qui habitent une sorte de paradis terrestre, assez semblable à celui des Esséniens et dont d'abord il décrit les mœurs au livre IV (26, 11), quitte à y revenir sommairement au livre VI (14, 2) et c'est seulement au chapitre 20 de ce livre qu'il donne ses références : Hécatée et Amometus. Hélas, il n'a mentionné qu'une fois les Esséniens. Sauf erreur, tous les modernes ont supposé que la source de Pline pour ce passage était Philon et, pour cette fois, le non-conformiste Del Medico s'est rallié à l'opinion commune. Le fait est que Philon est le seul auteur antérieur à Pline qui ait parlé d'une collectivité d'hommes dont les mœurs présentaient des analogies avec celles que le Naturaliste attribue aux Esséniens et qui, même, portaient un nom semblable. Philon, en effet, a parlé à plusieurs reprises des *Essaioi*, dont il fait des communautés d'hommes vivant sans femmes et sans argent, mais il ne les situe pas dans le voisinage de la mer Morte et ne parle à leur sujet ni d'une association avec les palmiers ni d'une durée collective de milliers de siècles (1).

Le plus raisonnable est de convenir que nous ne savons pas où Pline a trouvé les éléments de son bref reportage sur les Esséniens. Rien ne prouve qu'il n'ait compilé qu'un seul de ses devanciers, ni qu'il ne remonte pas à Philon, sinon directement, car il ne le mentionne pas une seule fois dans tout son ouvrage, tout au moins par un autre auteur, qui aurait plus ou moins démarqué Philon, ou encore une source commune. Nous n'avons même pas la preuve que la remarque *incredibile dictu* qui, de toute manière, garde sa valeur, ne figurait pas chez l'auteur ou chez les auteurs auxquels Pline a emprunté son information sur les Esséniens. Il n'était pas superflu d'exposer à propos de ces lignes pliniennes un si grand nombre d'*ignoramus*. C'est la première fois qu'on s'y résigne.

Au surplus, il y subsiste encore assez de données pour que le problème demeure instructif, et susceptible d'être partiellement résolu. Ainsi, pourquoi Pline a-t-il dit que les Esséniens étaient une race compagne des palmiers, ou associée aux palmiers, *gens socia palmarum ?* Beaucoup de chercheurs modernes ont cité ces mots, sentant bien qu'ils devaient contenir quelque intention, mais on ne s'est pas encore soucié de les expliquer. Seul, Solin, naturaliste latin du IIIe siècle, continuateur et interprète de Pline, a cru pouvoir gloser la phrase de l'*Histoire naturelle* en assurant que les Esséniens se nourissent des fruits du palmier : *palmis victitant* (35, 9). Le même mot *palma*, en latin, désigne le palmier dattier et son fruit. Qu'on se reporte au texte de Pline :

---

(1) Le bilan des ressemblances et des différences entre les diverses notices anciennes sur les Esséniens est clairement établi par H. E. Del Medico, *Le Mythe des Esséniens*, dépliant en face de la page 224.

il ne dit pas que la ville d'Engadda, féconde en palmiers, était une cité des Esséniens ; il dit seulement *voisine de l'habitat des Esséniens.* Solin affirme qu'Engadda a été détruite mais que ses palmiers n'ont été endommagés ni par les siècles ni par la guerre. Il ne s'explique pas sur cette bienheureuse préservation des arbres qui, selon lui, fournissaient aux Esséniens leur unique alimentation. Peut-être a-t-il réfléchi que si les belles palmeraies d'Engadda avaient été brûlées, comme Pline l'assurait, le problème du ravitaillement serait devenu insoluble pour ces mangeurs de dattes. Peut-être a-t-il cru pouvoir rectifier une erreur de Pline en recourant à une autre source. Il y a, en effet, quelque rapport, malheureusement assez vague, entre ces dattes de Judée, aliment de base des Esséniens, et les dattes *chydaei*, dont Pline assure qu'elles tiennent ce nom signifiant « vulgaire, commun », des Juifs (*Judaei ?*), race « remarquable pour son mépris des divinités ». Encore deux données qui, je suis le premier à en convenir, ne s'accordent guère avec celles que nous avons relevées jusqu'ici sur les Esséniens, leur alimentation et leur habitat.

Les palmiers m'ont mis sur la voie de l'hypothèse que je vais développer ici. On connaît le Cantique du Juste (psaume 92 ou 91), où il est dit, au verset 13, que *le Juste sera florissant comme un palmier.* C'est ainsi que les traducteurs modernes rendent *dikaios hôs phoînix anthései, justus ut palma florebit.* L'image célèbre avait été comprise autrement par les Pères de l'Eglise latine. Tertullien, dans son *De resurrectione carnis, XIII*, rapportait la comparaison non au phénix palmier, mais au phénix oiseau : *Dans son Ecriture, Dieu a dit :* il sera florissant comme le phénix, *c'est-à-dire qu'il le sera au sortir de la mort, au sortir des funérailles, afin que nous croyions que, du feu même des bûchers, une substance vivante peut sortir. Le Seigneur nous a d'autre part assuré que nous valions plus qu'un grand nombre d'oiseaux ; si ceci ne s'applique pas également aux phénix, cette parole est sans valeur. Faudrait-il imaginer que les hommes ne périront qu'une fois, tandis que de vulgaires oiseaux d'Arabie seraient sûrs de pouvoir ressusciter ?*

Sans doute, cette traduction et cette exégèse sont sujettes à caution, mais elles jettent au moins quelque lumière sur la notice de Pline consacrée aux mœurs et privilèges des Esséniens. Ces cénobites de la Judée sont des repentis, des hommes dégoûtés de leur vie passée. Ils vivent dans une continence absolue et, sur ce point, Philon et Flave Josèphe, les deux autres auteurs anciens qui ont parlé des Esséniens ou des *Essaioi*, sont pleinement d'accord avec Solin et Pline. En outre, doués d'une vertu qui devait passer pour prodigieuse aux yeux des autres habitants de la Judée, les Esséniens ignoraient l'usage de l'argent. Josèphe va plus loin : il dépeint les *Essaioi* comme des collectivistes, vivant dans des sortes de phalanstères, où l'égalité parfaite aurait été réalisée, car on n'y voyait ni riches ni pauvres, ni maîtres ni serviteurs. Philon assure que les Esséens n'exercent aucun

commerce, parce que cette profession inspire la passion du gain. Ils se livrent paisiblement à leurs exercices de piété, sans avoir à se soucier du temps qu'il fait, ce qui s'explique par la clémence merveilleuse du climat. Aussi vivent-ils extrêmement vieux et, quand ils sont devenus fort âgés, leurs confrères veillent à leur assurer une fin douce et confortable. On le voit, les Esséniens de Philon, plus encore que ceux de Pline, dont la longévité fantastique est collective, rappellent, étant à la fois des justes et des macrobites, l'idée que se fait de sa vieillesse à venir le saint homme Job, archétype et prototype du Juste dans la littérature hébraïque. Or, il se fait que ce passage biblique présente avec le sujet qui nous intéresse un rapport beaucoup plus étroit qu'on ne le penserait à première vue. Le texte hébreu porte, si nous nous en remettons aux traductions les plus autorisées : *Et je disais : je mourrai dans mon nid et je rendrai mes jours nombreux comme le sable* (*Job*, 29, 18). Le terme traduit par « sable » est bien attesté et sert fréquemment à rendre l'idée d'une quantité innombrable. Toutefois, même si l'on tient compte des sauts abrupts de la poésie hébraïque, l'image du sable s'accorde mal dans une même phrase, avec celle du nid. Aussi une tradition judaïque constante traduit-elle : « je rendrai mes jours nombreux comme le Phénix », et c'est bien là, semble-t-il, l'interprétation que saint Jérôme a recueillie auprès de ses informateurs rabbiniques : *In nidulo meo moriar et sicut phoenix multiplicabo dies.*

Cette version, adoptée par la Vulgate est, en fait, beaucoup plus ancienne. Elle a dû passer en grec antérieurement à la Septante, laquelle, probablement sous l'influence des images végétales qui suivent dans le verset, a glosé le terme désignant un oiseau de manière à en faire un arbre et à supprimer également l'image du nid. En résumé, une partie importante et vénérable de la tradition voit, dans le verset de Job, la promesse pour le Juste d'une longévité comparable à celle de l'oiseau fabuleux [1].

Les savants qui ont naguère examiné, cité ou analysé les notices antiques sur l'essénisme ont passé le plus rapidement et le plus légèrement possible sur les merveilles qui y foisonnent. M. Bauer, auteur de l'article *Essener* dans la *Real-Encyclopaedie* (*Supplembd.* 4), proposait d'expliquer l'association des palmiers et des Esséniens par un certain goût que ces bonnes gens auraient eu pour la nature et la vie au grand air. A plus forte raison, ces détails ont-ils paru gênants à partir du moment où l'on a prétendu trouver dans les manuscrits de la mer Morte et dans les ruines de Qoumrân la preuve concrète de l'existence d'une communauté essénienne ayant vécu à l'endroit même où la notice de Pline, seule parmi tous les textes antiques, avait situé les Esséniens. Autant on s'est étendu sur leurs vertus, autant on

---

(1) On voudra bien se reporter sur cette question aux commentaires du Livre de Job, de *Delitzch-Dillmann* à *Dhorme*. Mon ami et collaborateur Roland Crahay m'a ici aimablement secondé.

a passé sous silence leur éternité, leur durée au cours de milliers de siècles.

Ces singularités ne sont guère admissibles quand il s'agit de décrire les mœurs et les privilèges d'une association, fût-elle religieuse, ce que Pline ne dit pas. Cependant, elles deviennent sinon plausibles tout au moins explicables si on les rapproche des descriptions anciennes de l'oiseau Phénix : dans la mesure où nous acceptons de nous écarter des *realia* historiques ou géographiques pour nous acheminer vers le symbole et la fiction, la figure des Esséniens commence à devenir moins insaisissable.

Qu'on ne se récrie pas devant le parallèle qui va être ébauché entre les usages d'une race d'hommes et les comportements d'un oiseau ! Il s'agit d'une race éternelle et d'un oiseau doué d'immortalité ; il s'agit aussi d'une race établie en Judée et d'un oiseau merveilleux qui intervient plus d'une fois, on va le voir, dans la littérature d'inspiration hébraïque.

***

Parmi les auteurs connus de Pline, le plus ancien qui ait mentionné le Phénix est Hérodote, dans le chapitre qu'il consacre aux oiseaux de l'Egypte (11,73) : *Il existe aussi en Egypte un autre oiseau sacré qu'on nomme Phénix. Je ne l'ai jamais vu si ce n'est en peinture. Il ne visite ce pays que très rarement, tous les cinq cents ans, d'après ce que disent les Héliopolitains, qui ajoutent qu'il arrive lorsque son père est mort... Ils racontent au sujet de cet oiseau des choses qui ne paraissent pas croyables. Il part, disent-ils, de l'Arabie et, se dirigeant vers le temple du Soleil, il y apporte son père, enveloppé dans de la myrrhe et il l'ensevelit dans le temple du Soleil. Voici comment il procède : d'abord, il fait, avec de la myrrhe, un œuf aussi gros et aussi pesant qu'il est capable de le porter, puis il essaie de soulever cette masse et lorsqu'il y est parvenu, il se met à creuser l'œuf, de manière à pouvoir y faire entrer le corps de son père, remplaçant par de la myrrhe nouvelle, qu'il façonne à cette fin, celle qu'il a retirée de l'œuf pour y faire pénétrer son père. Une fois celui-ci entré dans la cavité, l'œuf pèse le même poids qu'avant le creusement.*

Il est évident que les différences sont nombreuses entre ce processus de rénovation et celui des Esséniens chez Pline. Cependant, le tableau plinien présente avec la description d'Hérodote plusieurs analogies curieuses. D'abord, la durée ; comme celle des Esséniens chez Pline, la durée ou la vie du Phénix se compte par siècles. Hérodote ne dit pas que le cycle cinq fois séculaire, c'est-à-dire semi-millénaire, des retours du Phénix équivaut à une existence éternelle, mais il nous le donne à comprendre, car il ne mentionne ni début ni interruption ni fin. Plus remarquable encore que cette donnée chronologique est le thème de l'apport égal, commun aux deux conceptions. La race des Esséniens renaît (c'est le terme de Pline : *renascitur*) de jour en jour par l'arrivée de nouveaux venus en nombre égal à celui des disparus, ainsi la

masse de myrrhe par laquelle le jeune Phénix opère son renouvellement, sa re-naissance, est égale en poids à celle qu'il a retirée de l'œuf prodigieux. Gardons-nous d'attribuer une trop grande importance à la formulation des doutes en des matières pareilles, mais on ne doit pas taire cependant que c'est là le thème légendaire qui paraît incroyable à Pline aussi bien qu'à Hérodote : *incredibile dictu*, observe Pline ; *emoi mèn ou pistà légontes*, remarque Hérodote.

Enfin, la race des Esséniens s'assure une durée éternelle sans recourir jamais aux actes vénériens ; en cela aussi, elle ressemble au Phénix d'Hérodote qui, sans l'intervention d'aucune femelle ni de quoi que ce soit qui ressemble à une copulation, jouit d'une longévité pratiquement sans limite.

***

Heureusement, le chapitre d'Hérodote n'est pas notre seule source d'information sur le Phénix. La légende de l'oiseau d'éternité est attestée dans l'antiquité classique par de nombreuses descriptions, que nous avons rassemblées, mon ami et collaborateur, M. Leroy et moi, dans un ouvrage intitulé *Le Mythe du Phénix* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 82, 1939).

Bon nombre de ces témoignages anciens sont en vers, ce qui s'explique par le caractère « poétique » de l'oiseau merveilleux. On est surpris de constater que la seconde en date des descriptions du Phénix, la première étant celle d'Hérodote, du moins dans les littératures grecque et latine, est un passage des *Métamorphoses* d'Ovide (XV, v. 391-407) où le Phénix apparaît dans un contexte « pythagoricien ». Signalons impartialement le fait à ceux de nos lecteurs qui admettent l'existence d'un subtil et mystique réseau d'influences, peut-être réciproques, entre les Esséniens et les Pythagoriciens. Le Phénix d'Ovide, évoqué dans une leçon de philosophie donnée par Pythagore au roi Numa (1) est un être unique qui se recrée lui-même et dont la vie, qui se compte par siècles, se reforme par la mort. Il ne mange pas, mais il vit d'aromates. Tous les cinq siècles, il se construit, au sommet d'un palmier, un lit fait de plantes aromatiques. Il y meurt, mais ne tarde pas à ressusciter. Dès qu'il est devenu assez vigoureux pour supporter un fardeau, il emporte son berceau, qui est en même temps le lit funèbre de son père, et il s'envole vers la ville du Soleil. Le fait nouveau révélé par Ovide est l'association phénix-palmier. Ezéchiel le Tragique, poète juif écrivant en grec et que nous ne connaissons que par des

---

(1) Voy. R. Crahay et J. Hubaux, « Sous le masque de Pythagore », dans *Ovidiana, recherches sur Ovide*, Paris, « Les Belles Lettres » 1958, pp. 283 sqq.

fragments (voir le *Mythe du Phénix*, pp. 45 sqq.), introduit le Phénix dans le récit de l'*Exode*. Des éclaireurs viennent annoncer à Moïse qu'ils ont découvert l'oasis d'Elim, où il y a soixante-dix palmiers et douze sources d'eau pure jaillissant toutes de la même pierre. Ils y ont vu aussi un oiseau deux fois grand comme un aigle, que son plumage éclatant et empourpré désigne comme le phénix (le terme phénix signifie aussi la pourpre).

La plus longue et la plus détaillée de toutes les sources d'information qui nous sont parvenues sur le Phénix est un poème écrit par Lactance et intitulé *L'Oiseau Phénix*. Ce poème s'ouvre par une évocation savamment imprécise de l'endroit où s'écoule l'existence habituelle de l'oiseau d'éternité : quelque part en Orient, sur un plateau très élevé :

Là verdoie le bosquet du Soleil et, plein d'arbres, un bois sacré que pare un feuillage immortel. On n'y voit point venir les pâles maladies, ni la triste vieillesse, ou la mort sans merci, ni la crainte du meurtre et l'âpre amour du gain. On n'y connut jamais Vénus *et ses fureurs ; là, nul deuil douloureux, point de noire indigence, ni les amers soucis, ni la faim criminelle. Là, jamais de tempête et jamais de tourmente, jamais de gel couvrant de givre blanc la terre ; point de nuage sombre étendant sa toison, point d'averse tombant de la voûte du ciel. Mais au centre jaillit une source d'eau vive, limpide et toujours calme, abondante en flots clairs qui, débordant soudain au cours de chaque mois, inonde le bosquet douze fois par année. Là, des arbres dressés sur leurs fûts élancés portent des fruits bien mûrs qui ne tombent jamais. Dans ces bois vit l'oiseau unique, le Phénix, unique mais toujours recréé par sa mort.*

Mon collaborateur et moi, nous avons été seuls, jusqu'ici, à nous arrêter à la parenté qui unit cette évocation édénique à celle, plus sommaire, qu'on lit chez Pline à propos des Esséniens. En effet, le tableau de la vie essénienne tracé par Pline est loin d'être aussi détaillé que celui qu'on trouve chez Philon et dans les diverses versions de Flave Josèphe. Pour dire toute notre pensée, nous supposons que bien loin d'avoir brodé, Pline a résumé, condensé, comme le font souvent les compilateurs. D'ailleurs, ce n'est pas sans raison que nous avons cité jusqu'au bout le développement qu'il a consacré aux Esséniens. Ces lignes s'achèvent par la phrase : *Et voilà pour la Judée.* On devine que le Naturaliste, ici mué en géographe, ne s'étend pas beaucoup sur ce bout de chapitre, pressé qu'il est d'en arriver à d'autres descriptions. Cependant, les ressemblances entre l'aperçu plinien sur les célibataires de la mer Morte et la peinture idyllique de Lactance sur l'habitat du Phénix nous paraissent curieuses et instructives, d'autant plus qu'elles vont dans les deux sens. Nous entendons par là que certaines étrangetés de la page de Pline deviennent moins obscures si on les rapproche du poème, mais que *vice-versa*, certaines particularités de l'idylle lactancienne gagnent beaucoup à être comparées avec les circonstances exceptionnelles où s'écoule l'existence des Esséniens.

A la différence de l'oasis d'Elim évoquée par Ezéchiel le

Tragique, le bois sacré décrit par Lactance n'est pas nécessairement une palmeraie, mais patience : l'association phénix oiseau — phénix palmier n'est pas loin. La constante douceur du climat, l'immortalité des frondaisons et des fruits profitent à l'oiseau unique, mais nous nous attendions moins à apprendre que, dans le lieu béni où il vit, on ne connaît ni les meurtres odieux ni la soif insensée des richesses (v. 17). Pour comprendre ce que vient faire cette précision dans la description de l'habitat d'un oiseau, il faut se souvenir que, chez Philon, les Esséniens ne pratiquent aucun négoce, par crainte de se laisser aller à la cupidité. Nous commençons à entrevoir ce qui a pu se passer. Les qualités, les vertus, les prodigieux privilèges du Phénix ont été attribués par extension aux Esséniens et *réciproquement*. C'est comme si une notice relative à un être merveilleux et unique avait été utilisée en vue de décrire une collectivité, elle aussi merveilleuse et unique (1).

Il n'est pas naturel non plus qu'au sujet de la résidence ordinaire d'un oiseau le poète signale que le crime y est inconnu ; on sent bien qu'il ne songe pas aux périls que pourrait courir le Phénix, mais cette fois encore, c'est de Philon qu'il faut se souvenir : il nous assure que, chez les Esséniens, il n'y a ni armes, ni aucune industrie de guerre.

Un peu plus loin dans le poème de Lactance, nous voyons que le Phénix atteint un âge peu commun sans cependant être touché par la décrépitude. Nous connaissons ce thème. Pline l'applique à la collectivité essénienne et Philon aux individus qui la composent. Lactance parle ainsi du Phénix (v. 39 = 59) : *Lorsqu'il a parcouru les mille ans de sa vie, que sa longue existence a rendu lourd son corps, afin de recréer son ère déclinante, délaissant le séjour de son heureux bosquet, anxieux de renaître, il quitte ces lieux saints et gagne notre monde, où la mort est maîtresse. Vif en dépit des ans, il s'envole en Syrie, qui reçut de l'oiseau son nom de Phénicie. Survolant les déserts, il atteint la forêt qui cache en ses ravins un bois plein de mystère. Là, il élit, dressant sa cime, un haut palmier, à qui l'oiseau donna son nom grec de Phénix. Nul animal méchant ne se glisse en ses branches, ni les serpents luisants, ni les oiseaux rapaces.*

Naturellement, dans un poème consacré au Phénix, Lactance tranche en faveur de ce dernier une controverse ancienne : lequel des deux homonymes, Phénix dattier et Phénix oiseau, avait donné son nom à l'autre ? Lactance, on s'en doute, est loin d'être le seul auteur à avoir fait du Phénix, selon la formule appliquée par Pline aux Esséniens, une entité *socia palmarum* : aussi bien dans les textes que sur les monuments figurés, le

---

(1) Il s'agit d'un thème connu. Les gymnosophistes (Arrien, *Hist. de l'Inde*, 11) vivent constamment sous de grands arbres, aux fruits doux comme ceux des palmiers ; voy. A. Carnoy, « Paradis d'Orient, paradis d'Occident », in *Le Muséon*, XXXV, pp. 14 sqq.

Phénix des Grecs et des Romains n'apparaît jamais sur un autre arbre que sur un palmier. Cette association de l'oiseau et de son arbre propre est attestée dans plusieurs monuments anciens d'inspiration chrétienne, mais longtemps avant d'entrer dans la symbolique chrétienne comme des images de résurrection, d'éternité et de pérennité, le Phénix oiseau et le Phénix arbre avaient reçu cette consécration dans le paganisme méditerranéen. Pline (toujours lui !) avait entendu dire (XVI, 89) que, de son temps, on voyait encore, dans l'île de Délos, un palmier qui existait déjà au temps de la naissance d'Apollon. Le Naturaliste ne le dit pas, mais on peut supposer que cet arbre avait sensiblement le même âge que ses Esséniens.

Le palmier, assure Plutarque, est en rapport avec l'idée de durée (*Banquet*, VIII, 3) et les Orphiques le citent comme un symbole de longévité. Sans doute était-ce, parce que, seul de tous les arbres, le palmier ne perd jamais ses feuilles.

Lactance décrit ensuite avec une grande érudition les soins apportés par l'oiseau Phénix pour se construire le nid qui sera son bûcher. Il en énumère complaisamment les aromates et en arrive à expliquer comment ceux-ci s'embrasent : *Son corps, pourtant, ravi par une mort vitale, s'échauffe et sa chaleur fait jaillir une flamme. Un rayon de l'éther, à son tour, vient l'atteindre : il s'embrase et bientôt il est réduit en cendres.* Cette combustion spontanée et miraculeuse a lieu, selon Lactance, tous les mille ans.

On pense bien qu'amateur de raretés comme il l'est, Pline n'a pas manqué de décrire le Phénix à son tour (X, 2). Dans cette description, il ne parle pas d'embrasement spontané. En revanche, lorsqu'il en vient à décrire les particularités du cinnamome, aromate favori du Phénix, il admet sans difficulté que ce végétal s'allume et se consume tout seul sous la simple action du Soleil (XII, 89). Or, Pline connaît aussi, par une source qu'il ne nomme pas et dont il parle avec mépris la tradition d'après laquelle le Phénix se consume tous les mille ans (XXIX, 29).

Bref, le Phénix est un oiseau dont la chronologie cyclique se compte soit par siècles soit par millénaires. Il en va de même pour les Esséniens de Pline : ces deux éléments numériques apparaissent comme facteurs de leur inadmissible longévité.

Fait remarquable : le nombre mille appartient aussi à la tradition des Esséniens ou des Esséens. Philon (*Bibl. Sacra Eccl. Graec., II ;* Eusèbe, *Préparation Evangélique*, VIII, 12) écrit qu'à ce qu'il croit les Esséens sont au nombre de quatre mille. Un passage, peut-être interpolé, de *l'Apologie des Juifs* de Flave Josèphe assure qu'ils sont des myriades (Del Medico, Le *Mythe des Esséniens*, p. 56 et p. 59), c'est-à-dire plusieurs fois une dizaine de mille. Il est possible que les milliers de siècles de la description plinienne soient en relation avec ces milliers-là.

***

On aura observé, dans la notice de Pline, une tournure

significative. La race essénienne renaît chaque jour par l'afflux des pécheurs repentants : *in diem renascitur.* Autant le verbe *renasci* conviendrait mieux pour parler du Phénix que pour dépeindre une société d'hommes, autant la locution *in diem* nous éloigne de la résurrection de l'oiseau Phénix se produisant tous les cinq cents ou tous les mille ans. Mais il existait d'autres traditions décrivant le renouvellement de l'oiseau d'éternité. Il y en a une, notamment, qui intéresse notre enquête, parce qu'encore une fois, bien que rédigée en grec, elle est tributaire de conceptions judaïques. Il s'agit de l'*Apocalypse de Baruch*, un des apocryphes de l'Ancien Testament (IIe siècle de notre ère). Le prophète nous y rapporte comment il a été enlevé vers le ciel par un ange. Il y a assisté au lever et au coucher du Soleil. Il a vu l'astre précédé dans sa course par l'oiseau Phénix : *Lorsqu'arriva l'heure du couchant, je vis l'oiseau qui revenait et, en même temps qu'il s'approchait, je vis les anges enlever la couronne de la tête du Soleil ; l'oiseau, lui, restait là, abattu, et repliant ses ailes.* Inquiet, le voyant interroge son guide céleste qui lui répond: *La couronne du Soleil, lorsqu'il a couru tout le jour, quatre anges la prennent et ils l'apportent dans le ciel, et ils la renouvellent, parce qu'elle a été ternie, elle et ses rayons qui tombent sur la terre ; du reste, c'est chaque jour qu'elle est ainsi renouvelée.* Et moi, Baruch, je dis : *Seigneur, et pourquoi ont-ils été souillés, sur la terre, ces rayons ?* et l'ange me dit : *C'est en voyant les désordres et les injustices des hommes, savoir impudicités, adultères, vols, rapines, idolâtries, ivrogneries, meurtres, querelles, jalousies, médisances, récriminations, calomnies, sortilèges, et autres fautes semblables, qui ne sont point agréables à Dieu. Voilà pourquoi la couronne se ternit et voilà pourquoi on la renouvelle...*

On trouve ici, amplifiés, deux thèmes caractéristiques de la notice plinienne : le renouvellement prodigieux s'effectuant chaque jour et la mention des péchés qui rendent nécessaire cette rénovation quotidienne. Les éléments constitutifs du tableau sont disposés autrement chez Pline et chez le pseudo-Baruch, mais il est certain que les deux passages rendent le même son.

On peut se demander si ces deux textes ne sont pas tributaires d'une même source. A ma connaissance, on n'a pas catalogué l'Apocalypse de Baruch dans la littérature « essénienne ». Signalons une curieuse analogie entre le passage qu'on vient de lire et certaines descriptions esséniennes ou prétendues telles par des versions tardives de Flave Josèphe (Del Medico, *Le Mythe des Esséniens*, p. 179). Les Esséniens observent le sabbat avec une telle rigueur que, ce jour-là, ils ne font pas leurs besoins. *Les autres jours, ils creusent des fosses d'une coudée de profondeur et y font leurs besoins et les comblent de nouveau. C'est pour cela que leur est donnée, lors de leur initiation une pioche dont ils ne se servent qu'à cet usage, afin de ne pas souiller le Soleil ni ses rayons divins.* Ce n'est peut-être pas la seule rencontre. Un passage, peut-être interpolé, de *La guerre des Juifs* (II, 8, 128) affirme que les Esséniens, lors de leur prière matinale, adressent au Soleil certaines invocations comme s'ils le suppliaient de

poindre. *Dans l'Apocalypse de Baruch*, au moment où le Phénix, précédant le Soleil, sort d'une des trois cent soixante-cinq portes du ciel, le voyant entend une voix qui crie : « Dispensateur de la lumière, dispense à l'univers la clarté ! »

***

Dans les derniers vers de son poème sur le Phénix, Lactance revient sur le thème de la félicité dont jouit l'oiseau dans son oasis. Il ne parle plus des circonstances de temps et de lieu, il se borne à faire l'éloge de la vertu la plus insigne de l'être merveilleux. C'est sur ces louanges que s'achève le poème : *O destin fortuné ! o trépas bien heureux que Dieu donne à l'oiseau pour naître de soi-même ! Qu'il soit mâle ou femelle, ou bien ni l'un ni l'autre, heureux être, ignorant les liens de Vénus ! Sa Vénus, c'est la mort ; la mort son seul amour ; afin de pouvoir naître, il aspire à mourir. Il est son propre fils, son héritier, son père* ; *il est tout à la fois nourricier et nourri ; il est lui et non lui, le même et non le même, conquérant par la mort une vie éternelle.*

Felix quae Veneris foedera nulla colit. C'est le même vocabulaire que celui dont use Pline pour décrire la race des Esséniens, *gens aeterna* (cf. Lactance : *aeternam vitam*) qui dure *sine ulla femina, omni Venere abdicata.* Il n'est pas vraisemblable que Lactance parlant du Phénix se soit inspiré d'un passage de Pline consacré aux Esséniens ; dès lors il faut supposer que les deux auteurs sont tributaires d'une même source, peut-être un ouvrage perdu de Philon, où le célibat perpétuel du Phénix était en rapport symbolique avec la continence des Esséniens ou des Esséens.

Mais dans la mesure où l'on reconnaît que la légende du Phénix est constamment et intimement mêlée à celle des Esséniens, ce n'est plus tant la continence des Esséniens qu'il s'agit de comprendre c'est celle du Phénix.

Or, sur les raisons qu'on avait d'attribuer au Phénix, comme le fait Lactance, une exemplaire pudicité, nous sommes éclairés désormais par les recherches érudites et curieuses que Marie Delcourt vient de consacrer aux êtres bi-sexués dans l'antiquité classique. Dans son *Hermaphrodite* (Presses Universitaires de France, 1958, pp. 121 sqq.). Marie Delcourt montre que le caractère androgyne du Phénix s'insère logiquement dans un ensemble de spéculations antiques sur des êtres à la fois mâles et femelles, tous plus fictifs les uns que les autres, mais attestés par une foule de textes et de monuments figurés.

***

Ne, sutor, supra crepidam ! disait Pline, qui ne manquait pas toujours de bon sens. Je suis latiniste et non hébraïsant, c'est pourquoi je m'en suis tenu, peut-être trop étroitement, aux données de Pline pour étudier le problème des Esséniens. On

pense bien que j'ai tout de même lu, en traduction, les textes de la mer Morte. Je n'y ai rien trouvé qui prouve que ces textes aient pour auteur « les Esséniens de Pline ». Je n'ai pas vu les ruines de Qoumrân, dont M. Dupont-Sommer affirme que « c'est ici selon toute vraisemblance que se trouvait le couvent essénien signalé par Pline l'Ancien » (1).

On y a trouvé exactement ce qu'il fallait pour amener tout esprit non prévenu à douter du caractère essénien de ces constructions : dans les tombes du cimetière, des squelettes de femme et, dans le sol, des pièces de monnaie.

Une dernière question : si peu de temps qu'eût effectivement vécu la « secte », qui, des anciens ou des modernes, en a jamais nommé un seul adepte ? Le fondateur ? L'ultime représentant ? Allons, Pline l'avait justement qualifiée : *gens sola, et in toto orbe praeter caeteras mira !*

Mais M. Del Medico, dans l'ensemble, a raison. La légende des Esséniens a été « lancée » avec un sens incomparable de la publicité. Evhémérisme pas mort !

Les amateurs de fictions modernes liront avec profit un roman publié par Maurice Magre en 1929, chez Albin Michel. Dans ce livre, intitulé *Lucifer*, dont l'action se passe de nos jours, on voit, pp. 85 et 202, des Esséniens qui racontent qu'ils ont cherché en Palestine et en Syrie les traces des anciens membres de leur secte, séjournant à cette fin « dans différents monastères, près de la mer Morte » et fouillant « dans une bibliothèque ensevelie sous la poussière et négligée par des moines ignorants... Ils avaient découvert des manuscrits oubliés, pris connaissance de secrets perdus ». Parmi les personnages du roman, il y en a qui sont doués de dons prophétiques, comme les anciens Esséniens.

---

(1) Voy. le bel ouvrage intitulé « *Les Hébreux* », dans la Collection *Les Ecrivains célèbres*, des éditions d'art Lucien Mazenod, 1958, p. 253.

Imp. Leroy, La Ferté-Macé

Dépôt légal 2e trimestre 1959

Le Gérant : G. Ory